



## Discours de réception à l'Académie des lettres du Québec

25 janvier 2011

**Pierre Ouellet**

### Jardin public

J'entre aujourd'hui à l'Académie... tout en y étant bien installé, depuis plus d'un an et demi, non seulement dans le grand salon parmi mes pairs, à discuter de l'avenir de la culture et à tenter de la sauver sinon de la façonner à ma manière, mais aussi dans la petite cuisine où je prépare de saison en saison le menu que j'espère suffisamment relevé de la revue *Les écrits*, dont la quatrième livraison cuisinée par mes soins paraîtra dans quelques semaines... C'est dire que je connais assez les aires de la maison, entre lesquelles je circule à mon aise, y rencontrant dans tous les coins consœurs et confrères avec lesquels non seulement j'échange dans la bonne humeur mais travaille également à quelques projets communs, destinés souvent à entretenir ou à rénover la demeure ou l'une de ses dépendances — la revue, par exemple — et le vaste terrain qui l'entoure, où le désert ne cesse de croître, dirait Nietzsche, plus vite que les arbres et les fleurs qu'on y plante, sans doute en vain...

Mais je me rappelle l'émotion qui fut la mienne, et la surprise également, lorsque Naïm Kattan me proposa de présenter ma candidature à l'Académie et qu'à peine six mois plus tard j'appris mon élection : une joie profonde... sous une mince couche d'inquiétude. J'allais rejoindre ceux et celles que je lis et admire depuis des années — que j'*élis*, en fait, au Panthéon personnel des auteurs qui me donnent à vivre et à penser, et cela depuis longtemps avant qu'ils ne pensent à m'élire —, mais cette fierté d'être admis parmi tant d'écrivains dont je ne pensais jamais être davantage que le lointain et respectueux lecteur s'accompagnait d'une double suspicion : *serai-je à la hauteur ?* (question qui taraude sans doute plusieurs des nouveaux venus), mais aussi (question qui ne cesse quant à elle de hanter même les plus anciens) : *quelle vanité une telle élection vient-elle flatter ?* Il faut se méfier des honneurs : ils nous poussent et nous confinent à ne plus exister qu'à titre honorifique... sans autre qualité que le nom ou l'appellation contrôlée qu'on nous accole... d'académicien, par exemple, dont le mot sonne creux, pompeux, et éveille des échos qui ne sont pas toujours flatteurs, même si la flatterie est l'une de ses connotations.

Serais-je un auteur *académique* ? J'espère que non... Que *Légende dorée*, l'un de mes livres les plus radicaux, ait reçu en 1998 le Prix Ringuet me rassure sur ce fait : le goût des académiciens (du Québec ou du Canada français, en tout cas) n'a rien d'« académique », comme le prouve davantage encore la présence parmi eux des écrivains et des penseurs les plus audacieux des trente ou quarante dernières années. Le mot *académique*, selon tous les dictionnaires — y compris celui de l'Académie française, qui avance lentement de lettre en lettre, à commencer par le A dont s'enlumine son propre nom —, se dit pourtant de celui qui, comme le poète et le peintre taxés d'académisme, « suit étroitement les règles conventionnelles, avec froideur ou prétention, de manière compassée, sans créativité ou imagination ». Qui a envie d'un tel qualificatif ? J'ai œuvré pendant plus de trente ans à faire sortir le savoir du monde académique, ce n'est pas pour y faire entrer l'écriture et la pensée dans les dernières années de ma vie active. Pas plus que le savoir authentique n'obéit aux normes et conventions de l'Université, la vie littéraire ou intellectuelle ne relève de règles qui la figent en un académisme de bon ton, auquel on se conforme sans distinction.

On donne un « fauteuil » aux académiciens, pour qu'ils s'assoient sur leurs lauriers, et moi, comme nombre d'entre vous, j'ai envie de bouger, j'ai besoin de marcher, de courir les rues, les bois, les champs — que viendrais-je faire dans un fauteuil, même roulant ? Que ferais-je dans une assemblée de chaises dont plusieurs restent vides, n'accueillant que des absents... de corps ou d'esprit. Heureusement, l'*Akademeia* au sens étymologique du terme est bien autre chose qu'un hémicycle de fauteuils creux : c'est un jardin, aux vastes plates-bandes, avec tonnelles et rocailles, fontaines et bosquets, statuettes et vasques, celui du riche citoyen grec Akademos, où Platon prodigua son enseignement tout en déambulant avec ses élèves, en bon péripatéticien de la parole et de la pensée, sachant que la vérité... c'est *ce qui marche*, même si ça ne court pas les rues.

À l'image du Jardin d'Épicure, du Gymnase d'Aristote, du Portique des Stoïciens, je vois notre Académie comme une sorte de vaste promenoir urbain où l'on s'adonne non tant à quelque gymnastique verbale ou exercice de l'esprit plus ou moins convenu qu'à un sport extrême ou à un art martial sans règle ni convention dans lequel l'enjeu véritable est de risquer sa propre parole et sa propre pensée à chaque mouvement. Voilà pourquoi on peut dire qu'on n'*entre* pas à l'Académie : on *sort* dans le jardin qu'elle représente, même au cœur des villes les plus peuplées, parmi les ruelles et les impasses, les squares et les carrefours les plus achalandés. Ce n'est pas un hasard si notre académie ne possède pas de domicile fixe comme sa grande sœur française, qui trône sous sa Coupole depuis près de quatre siècles : nous *squattons*, si je puis dire, grâce à la générosité de nos hôtes, l'un des lieux de passage les plus fréquentés de la métropole, soit la dite Grande bibliothèque, qui est un jardin à sa façon, de mots et d'images, parmi lesquels nos propres mots et nos propres images circulent librement, comme dans *l'agora* athénienne, qui garde

l’empreinte jusque dans ses pierres les plus usées des vastes jardins où les penseurs péripatéticiens auront semé les graines de la démocratie.

\*\*\*

Ma joie fut grande, donc, d’apprendre que j’entrerais à l’Académie, mais elle l’est encore plus de constater aujourd’hui, sans l’ombre d’un doute désormais, sans plus soupçonner d’aucune manière qu’elle puisse se réduire à un alignement de fauteuils où l’on ne peut que se ranger, de prendre conscience, donc, et chaque jour davantage, qu’elle est à *la rue* comme on dirait *aux champs*, c’est-à-dire à l’air libre, à ciel ouvert, à tout vent : dans le grand Dehors contre lequel il n’y a pas de refuge, sinon ce fragile abri qu’est une maison de livres, un jardin de signes où l’on va d’une parole à l’autre et de pensée en pensée, sachant qu’on réinvente à chaque pas la démocratie, la philosophie, la poésie, ces trois façons d’habiter l’*agora* sans s’y asseoir à vie (y occupant un siège à perpétuité), mais en y faisant les cent pas jour et nuit à la recherche du mot juste ou de l’idée claire qui nous guidera dans ce labyrinthe sans fin que devient notre jardin urbain, notre *akademeia* citadine, citoyenne en fait, qui n’est plus tant une acropole au sens strict, une « ville haute, élevée », une « cité sacrée et fortifiée », comme celle qui domine Athènes depuis l’Antiquité, qu’une basse ville où l’on vit au rez-de-chaussée, en rez-de-jardin peuton dire aussi, de plain-pied avec le monde, piétinant la mauvaise herbe qui pousse dans les fentes du trottoir autant que les plates-bandes qui ornent les parcs et les squares.

Je suis heureux d’avoir pour compagnons de « sortie » Sherry Simon et Jacques Beauchemin, qui s’y connaissent en métropoles et en places publiques. J’ai côtoyé la première au sein de l’équipe « Le soi et l’autre » dont elle fut l’un des membres les plus importants, sachant « traduire » et « transiter » d’un lieu de culture dans l’autre avec l’aisance d’une « académicienne » au sens originaire du terme, familière des jardins les plus secrets que les langues étrangères et l’imaginaire migrant ne cessent de cultiver au cœur de la place publique, et ce dernier est un collègue de l’UQAM, où il s’efforce de « transiter » dans le temps et de « traduire » le passé en un nouveau présent, dans lequel l’Histoire est un projet autant qu’une tradition, comme s’appliquent à le démontrer les péripatéticiens de notre « académie », qui marchent dans la durée autant que dans l’étendue, leur savoir encyclopédique étant bien sûr diachronique puisqu’ils tournent non seulement autour du monde et de chaque chose pour mieux l’appréhender sous tous les angles, mais aussi autour de leurs origines et de leurs fins, autant dire de leur genèse et de leur destin, afin d’en conter l’histoire de long en large, non pas pour nous endormir comme dans l’enfance mais pour nous réveiller de notre sénescence précoce.

Sortons ensemble, donc, avec tous ceux qui nous ont précédés dans cette enceinte sans mur ni clôture qu’incarne l’*Akademeia*, agora dans l’agora, cité dans la cité, jardin en

ville, promenoir de place en place, large trottoir sous les hauts portiques, et parcourons, dans le temps comme dans l'espace, les kilomètres de phrases et de vers, d'énoncés et de propositions, de rêves et de réminiscences qui font de notre histoire et de notre monde un vaste jardin rempli de secrets, dont tant de coins nous sont encore inconnus qu'il reste pour nous une forêt vierge à part entière, qu'on peut appeler la jungle, avec ses sourdes violences et ses désirs aveugles. Il n'y a plus de jardin d'Éden, plus d'Hadès non plus : notre jardin est à hauteur d'homme, désormais, non pas du Paradis ou de quelque Enfer, perdu ou promis, mais bien à ras de terre, parmi ceux qui « vont et viennent », parfois « tombent » puis se « relèvent », dans leur démarche péripatétique autour du monde, seule méthode qui tienne encore, seul chemin qu'on puisse frayer à nouveau au sein de cette jungle urbaine où notre académie élit domicile, changeant de place ou de campement à tout bout de champ pour suivre de près les lignes de front dans lesquelles notre histoire s'écrit.

L'Académie m'élit aujourd'hui, j'en suis grandement honoré, mais je l'ai moi-même élue dans mon cœur depuis un certain temps... parce qu'elle est le lieu d'élection du monde le plus vaste, dont on peut faire un jardin de mots et d'images où résonnent à la fois nos peurs et nos désirs les plus démesurés, ceux qui permettent à l'*Agora* universelle que nous avons sous notre garde de croître d'heure en heure plus vite que le désert dont l'avenir nous menace. Je n'*entre* pas à l'Académie comme on pénétrerait dans une enceinte, je *sors* avec vous dans le jardin du monde qu'elle déploie devant nous, mais que personne ne semble vouloir cultiver, m'étant quant à moi juré depuis toujours de le sarcler et de l'épierrer jusque dans ses parties les plus desséchées, dans les terres vaines et les terrains vagues que notre histoire récente nous aura légués. Les mots et les idées ne manquent pas, les histoires et les images non plus, les formes et les rythmes les plus acérés encore moins... pour faire des territoires en friches qui nous servent d'espace public des terres fertiles où pourra pousser une autre espèce d'humanité, comme celles que l'on voit naître dans l'imagination des poètes et des romanciers ou l'intuition des savants et des philosophes.

C'est à cela que l'Académie doit son existence en tant que premier jardin de la parole et de la pensée : entretenir les plates-bandes d'une humanité de plus en plus désertifiée, non pas par un retour en arrière, dans quelque Éden mythique, ni non plus par un périlleux bond en avant, dans quelque Utopie qui se transforme en un Enfer ou une Apocalypse, mais par le patient et minutieux « va et vient » de la parole poétique ou de la pensée philosophique où se réinvente à chaque instant ce qu'on appelle l'être humain, plante étrange, herbe rare, bizarre végétation dont on ne prend pas soin en la conservant ou la préservant seulement, mais en la transformant ou la métamorphosant, par greffe, hybridation, transplantation, de sorte qu'une nouvelle flore apparaît à chaque saison, aussi étonnante et détonante que le poème ou le récit qui nous procurent une nouvelle « vision

du monde », en quoi c'est le monde même et non pas notre seule vision qui s'en trouve d'un coup transfiguré.

\*\*\*

Je veux bien endosser ce rôle de jardinier des langues et des idées que l'Académie me propose de jouer : ainsi je serai *dehors*, dans l'extrême froid comme dans l'intense chaleur, car il y a autant à faire dans l'hiver de l'Histoire où nous sommes entrés que dans les grandes canicules auxquelles l'état de notre Terre semble nous condamner... Je pourrai prendre l'air, comme on dit, et le retourner en souffles, spasmes, rythmes, dans des mots qui donnent au monde cette deuxième respiration grâce à quoi il pourrait reprendre son élan, reprenant vie dans la mémoire et l'imagination qui non seulement le perpétuent en une sorte de longue haleine où il devient inépuisable mais le reconstituent ou le reconfigurent en un nouveau souffle où il devient fiction et entre dans la légende, se mue en mythe, poussant et repoussant en d'étranges floraisons que seules cultivent la mémoire des langues et l'imagination créatrice, cette horticulture de l'âme, cette arboriculture des sens et des esprits auxquelles s'adonnent les maîtres paysagistes, les savants pépiniéristes et les doctes herboristes de notre Académie, auprès desquels je suis heureux d'apporter ma modeste expérience des mauvaises herbes, à puce, à pou, à chat ou à tout ce que vous voudrez, à gratter ou à éternuer, qui peuplent les herbiers les plus sophistiqués, dont j'aime faire le coin le plus sauvage, le plus barbare et le plus négligé des jardins bien ordonnés qui ne croissent jamais sans quelque ronce ou chardon qui les piquent çà et là de beauté brute, de vérité crue, de bonté nue.

Je serai le préposé aux herbes folles dans cette serre à ciel ouvert où l'on sait cultiver la folie autant que la sagesse, l'imagination la plus libre autant que la mémoire la plus fiable et la plus fidèle. Ces herbes-là n'ont pas de racines : elles flottent dans l'air comme la parole, les parfums, la musique — de la bruine ou de l'embrun, un poudrin fin, un crachin de sens et de non-sens, le monde en brins, réduit à rien, ce rien qui est peut-être sa seule raison d'être, sa folie d'être, en fait, son âme et son esprit. Voilà mon coin de jardin dans cette académie, et l'activité à laquelle je m'adonne : la polyculture des espèces de graminées les plus volatiles qui soient, en voie d'extinction depuis des lustres, avec lesquelles l'on fait la paille du genre humain. Le mot *poème* partage plusieurs phonèmes avec le mot *pollen*, et plusieurs sèmes également — on le sait depuis Novalis, qui pratiqua l'art de la semence dans son *Blüthenstaub*, littéralement sa « poussière fécondante », ses *Grains de pollen*, comme on l'a traduit —, et si la poésie est de plus en plus invisible sur la place publique, où la poussière est bien sûr partout mais ne s'aperçoit nulle part, mélangée à l'air que l'on respire sans prendre conscience de son grain, elle n'en féconde pas moins les zones les plus stériles de la Cité : elle insémine, elle pollinise, elle fertilise...

Le rôle ingrat de l'académicien dans les jardins de pierre que sont devenues nos mégapoles — où Akademos comme Platon ne reconnaîtraient guère le havre de paix où ils se plaisaient à méditer —, est de cultiver l'invisible, l'inaudible presque, l'esprit des lieux, l'âme même de la Cité, le souffle qui passe en permanence sur l'Agora, même si l'on n'en voit pas la couleur, n'en saisit pas l'air et n'en comprend plus le sens ni la teneur, afin que chaque place devienne une authentique frayère où du sens peut éclore à chaque instant, grâce au léger contact d'une oreille avec un mot, d'un regard avec une image, d'une conscience avec une idée, soit à l'imperceptible frottement de l'être humain avec ce qui le dépasse sans arrêt mais qu'il finit par rattraper : cette poussière de vérité que la parole en tant que pollen ou poème dissémine dans les endroits les plus déserts qui soient.

Ce rôle me convient : mêler brin à brin la parole de nuit à celle de tous les jours, les mots qui ne se voient pas et ne s'entendent plus dans l'obscurité et l'absurdité du monde éteint où on les prononce et ceux qui ne cessent de vrombir ou de bourdonner sur la place publique pour nous distraire de nos angoisses et de nos aspirations les plus profondes, bref, mêler le poème au non-poème, dirait Gaston Miron, faire que la parole et la pensée se frottent à ce qui les nie ou les dénie, faire que le verbe fraye avec l'ennemi, le lourd silence dans lequel il tombe le plus souvent lorsqu'il affronte la chose publique, faire que le jardin croisse au cœur du désert le plus menaçant et que l'*Akademeia* répande partout autour d'elle les parfums puissants qu'elle cultive dans la langue et dans la pensée pour que notre monde respire autre chose que les odeurs nauséabondes qui ne cessent d'émaner de notre histoire récente. Bêcher et défricher, sarcler, essarter, herser, piocher : *écrire, penser...* même sur les terres de Caïn où les jardins de nos modernes Akademos, réduits à la ruine, se sont installés... non pas pour y rester éternellement, mais pour s'étendre à l'infini, répandre sur les sols les plus ingrats le peu d'herbes folles qu'il faut pour maintenir en ce monde le taux d'oxygène et de chlorophylle dont l'âme humaine a encore besoin pour sentir qu'elle survit à ses propres exactions... Je ne comprends pas autre chose à ce qu'on appelle *culture*, à la défense de quoi notre académie a pour mission quotidienne de se porter, sinon cette nécessité pour la survie du genre humain de sauver et de développer cette sous-espèce d'humanité qu'on appelle *poème, récit, pensée* : tout ce qu'on fait de notre âme ou de notre esprit, qu'il s'agisse de fables ou de chants, de méditations ou de réflexions, de murmures ou de cris... tout cela pour quoi l'on respire vraiment, d'un deuxième ou d'un énième souffle, qui s'appelle *inspiration*.

Pierre Ouellet